

Chapitre 7 - Sur le pont du bateau :

L'alliance



our répondre au souhait de Jésus, les disciples avaient pris des dispositions pour qu'il ne soit pas bousculé par la foule. Ils avaient donc aménagé une vieille embarcation très robuste, à partir de laquelle Jésus pouvait s'adresser à son auditoire sans être importuné. Derrière ce chaland, ils tenaient toujours prêt un canot léger, pour s'enfuir si on tentait de s'emparer de lui. La situation était, en effet, très précaire, et on pouvait tout redouter. Ceux qui n'étaient pas au courant de cet arrangement étaient venus à la maison, comme à l'habitude. Apprenant que Jésus se trouvait sur le port ils s'y étaient rendus et, quand ils le virent debout à l'arrière du bateau, ils n'élevèrent aucune récrimination, conscients que l'hostilité des chefs de la ville rendait ce moment très risqué.

J'étais au milieu de la foule lorsque Jésus s'est adressé à elle depuis la barque. Il semblait très à l'aise, moins tendu et plus maître de lui. Parce

qu'il se trouvait à une certaine distance de ses auditeurs, sa parole devenait plus efficace, plus chaleureuse, plus convaincante. Certes, les pharisiens ont ensuite trouvé là un motif de l'accuser de démagogie et de mise en scène pour mieux séduire le peuple, mais pouvaient-ils dire autre chose ? Même si Jésus a toujours fui les bains de foule, il s'est rendu proche de tous, des riches comme des pauvres, des bien-portants comme des malades, serrant les mains, embrassant à l'occasion. Il a toujours été réfractaire aux acclamations de la foule, non par mépris ni par affirmation de sa supériorité morale, mais pour ne pas être tenu pour un objet sacré ou magique. Il se considérait comme un homme du commun et espérait que tout individu se comporterait conformément à la dignité donnée à l'homme par Dieu : en être conscient et libre, souverain en toutes choses, jamais asservi. L'apparente mise en scène de son attitude était sa façon de donner en exemple cet idéal humain, conforme à l'ordre de la création.

Sur la barque, Céphas se tenait seul aux côtés de Jésus. Jetant des regards vifs dans tous les sens, avec de larges sourires, il rayonnait de bonheur.

Pour la première fois, il avait le sentiment de son importance : Jésus prêchait sur son territoire, sur son propre bateau ; il agissait comme un pêcheur et avait fait de lui un « pêcheur d'hommes » ! Jésus s'était-il aperçu de ce changement ? Sans doute, mais il ne s'en montrait pas offusqué, tellement il préférait être là qu'à la maison. Cette embarcation lui rappelait qu'il était apatride, sans famille, toujours situé aux confins de toutes choses, frère de tous les hommes.

- Frères, a dit Jésus aux gens qui s'amassaient sur le quai, ne soyez pas surpris que je vous parle de cette barque. Je peux ainsi mieux vous apercevoir, et être vu de tous. Et puis, vous me découvrez dans ma véritable mission, car je ne suis pas envoyé de Dieu parce que je posséderais des biens que vous n'avez pas, je le suis pour vous déclarer que vous détenez en vous l'Esprit par lequel vous pourrez surmonter les maux qui vous accablent. Le Royaume de Dieu, qui est notre espérance, n'est pas extérieur mais intérieur à chacun de nous. Oui, j'ai guéri des malades et chassé des démons, mais ce que j'ai fait vous pouvez le faire aussi : la puissance par laquelle Dieu a créé les cieux et la terre est en vous, comme elle est en moi.

« Un événement nouveau s'accomplit parmi nous.

Jadis l'Esprit de Dieu se manifestait chez des hommes extraordinaires, Il revêtait la forme du vent, du feu ou de la foudre. Aujourd'hui, Il est une énergie qui jaillit du plus profond de notre cœur. Comme au commencement, Dieu nous insuffle son Esprit pour que nous devenions ses enfants, comme l'Adam des origines. Dieu renouvelle avec nous le pacte d'alliance qu'Il avait scellé au moment de la création. Voyez : les cieux exaucent la terre, le soleil resplendit et réchauffe le sol, faisant germer les semences et croître les plantes ; les champs sont couverts d'épis dorés, les collines pavoisées de vignes, l'olivier s'élève, lourd de l'huile qui fera notre nourriture et guérira nos maladies.

« Ces biens, Dieu nous les offre en cadeau nuptial. Oui, Dieu n'agira plus en Maître des peuples ; Il veut devenir l'époux. Nous étions un troupeau sans berger ; Dieu sera notre berger. Nous étions des enfants sans père ; Dieu devient notre père. Nous vivions comme des loups ; nous devenons des frères. Dieu nous assistera, nous guérira, nous libérera du mal ; chacun de nous agira de même envers son frère. Nous enduirons ses blessures avec de l'huile ; s'il a faim, nous lui donnerons à manger ; s'il a quelque grief contre nous, nous lui donnerons le baiser de paix ; si l'ombre de la mort le surprend

dans son sommeil, nous lui insufflerons notre esprit pour qu'il revienne à la vie.

« Toi, l'aveugle, tu pourras rester à l'ombre du figuier. Toi, la veuve, tu pourras encore espérer attirer le cœur de l'homme quand tu te rendras à la source. Toi, le pauvre, tu seras convié à la maison du riche.

« Frères, pourquoi êtes-vous venus me voir ? Est-ce pour trouver la santé, le bonheur, l'honneur ou la paix ? Dieu ne m'a rien donné de tout cela. Je suis seulement venu vous confirmer de la part de Celui qui détient toutes ces richesses que vous possédez l'Esprit qui vous fera découvrir par vous-mêmes santé et bonheur, honneur et paix.

CHANT DE L'ALLIANCE

Sur un thème d'Osée

Le ciel s'abaisse au sommet des montagnes
Pour exaucer et embrasser la terre
Qui, radieuse, contre lui se serre
Dans les torrents, les mers et les campagnes.

Je vois, à l'aube, le soleil surgir
À l'horizon, rayonnant de lumière ;

La nuit, la lune de sa main légère
Border les nids avant de repartir.

Soufflent les vents des quatre coins du monde
En poussant les nuées comme un troupeau ;
Retentit le tonnerre alors que l'eau
Baigne la terre, la rendant féconde.

L'olivier reverdoie sur la colline,
Rougit la vigne et ses grappes en chaîne
Et les moissons blondissent sur la plaine :
Nous en tirons huile, moût et farine.

Dieu nous exauce, ainsi que tout amant
Comble l'aimée dans ses profonds désirs
De chair, d'amour, de goût et de loisirs.
C'est l'Alliance dont je suis garant.

Pauvres pour les pauvres



Le matin, j'ai croisé Judas dans la rue. Toujours le même : courtois et réservé, la bourse de cuir à la main, portant un manteau d'un gris échappant à toute appréciation.

- Ma sœur, la situation financière de la maison est des plus critiques : les riches qui avaient l'habitude de faire l'aumône ont disparu, comme par enchantement ! Tu as beaucoup donné, mais ta sœur refuse de cotiser davantage.

- Qu'y puis-je ? J'ai apporté toute ma dot, comment faire plus ? Où crois-tu que je trouve l'argent ? Mais j'en parlerai à ma sœur. Il a alors poursuivi son chemin.

Quand Martha m'a aperçue, elle s'est jetée à mon cou et m'a embrassée :

- Est-ce ma sœur que je vois ? Si je t'avais rencontrée dans la rue, je ne t'aurais pas reconnue tellement tu as changé !

- Écoute, le temps des remarques désobligeantes est passé : je suis venue te mettre au courant de notre situation financière.

- Cela ne me regarde pas ! Ces affaires ne concer-

nent-elles pas ton époux et Judas, son administrateur ?

- Ne te fâche pas, Martha, sois gentille avec moi. Et je lui ai raconté l'entretien que je venais d'avoir. Martha est alors entrée dans une violente colère.

- Judas demande encore de l'argent ? Je lui ai pourtant donné tout ce qui t'appartenait, jusqu'aux derniers deniers de la dot. M'obligera-t-il à liquider la mienne ? Ah non, Maria ! L'amour que j'ai pour toi m'interdit de me mettre sur la paille : comment ferais-je alors pour te nourrir ? Un pauvre ne peut rien pour un pauvre, et un aveugle ne peut pas conduire un autre aveugle. Quant à Judas, ton frère comme tu dis, je ne peux plus le voir, même en image ! Qu'il déguerpisse, avec son sourire de Sphinx et sa bourse toujours plate, alors qu'il sait l'ouvrir largement pour recevoir de l'argent ! Ton Jésus est-il sûr qu'il amasse tous ces biens pour la communauté et pour les pauvres ? Est-ce que dans sa para... sa para...

- « Parabole », veux-tu dire, ma chérie ?

- Oui ! Dans sa parabole, parvient-il à suivre toutes les allées et venues de ce sinistre spéculateur ? Pourquoi son porte-monnaie se referme-t-il toujours sans jamais s'ouvrir ? Non, Maria, si je t'ai laissée t'enlaidir, je ne tolérerai jamais que tu sois

jetée sur le pavé. Tu es pour moi un trésor bien plus précieux que tous les pauvres de la ville, et je dois conserver mon bien pour entretenir des pauvres comme toi et ton prophète !

J'étais atterrée. Cependant, après ces rudes paroles, Martha a été merveilleuse, m'offrant à manger, rajustant ma coiffure et me parlant de mille choses aussi futiles que rafraîchissantes. Je me suis cependant aperçue qu'elle en avait profité pour fouiller dans mon sac.

Malgré ce bref apaisement, j'étais très troublée en rentrant chez moi : suivant le conseil de Jésus j'avais tout donné aux pauvres, mais étais-je une véritable pauvre si je pouvais me reposer sur l'assistance du riche ? Et Martha était-elle riche, elle qui s'était séparée de la moitié de ses biens ? Si les riches, pour apaiser la faim des pauvres, tombent à leur tour dans l'indigence, ne deviendrons-nous pas tous des pauvres livrés à la mendicité ? Comment Dieu, lors de sa venue, résoudra-t-il cette question ?

Tandis que ces réflexions agitaient mon esprit, j'étais arrivée à la maison. En prenant dans mon

sac le flacon de lavande qui me sert à rafraîchir mon visage, j'ai trouvé un sachet que je ne connaissais pas et l'ai ouvert : il était rempli de pièces d'or ! « Oh, Martha ! Jésus n'a sans doute pas rencontré de disciple plus fidèle que toi, même si tu n'as pas juré de le suivre ! »

Je me suis rendue en hâte chez Jésus pour lui remettre cet argent. Il m'a embrassée, mais son sourire ne parvenait pas à éclaircir son regard assombri par le doute.

Le soir, nous avons tenu un conseil de maison. Judas a pris la parole le premier : « Maître et frères, je regrette de vous dire que la caisse est vide et que les provisions sont épuisées. J'avais espéré convaincre des riches de donner un peu de leur superflu pour les pauvres, mais ils sont toujours absents. L'un est en voyage, l'autre, m'a fait répondre que les temps sont durs, même pour les riches... Maître, pardonne ma franchise, mais tes attaques contre les pharisiens et les hommes du pouvoir ont contraint les péagers et les étrangers à s'éloigner de nous. Les riches, mêmes ennemis, restent solidaires : ils ne vivent que de l'échange

de leurs biens. Tout cela était prévisible pour qui connaît les rouages de la société. »

Ces paroles semèrent la panique parmi les disciples :

- Mais alors, comment allons-nous faire pour manger et pour venir en aide aux pauvres ?

- Quand le Seigneur viendra-t-il instaurer son Royaume ?

- Maître, nous avons tout abandonné pour le Royaume : notre entreprise, notre famille, nos filets. Que nous restera-t-il ? a demandé Pierre.

- Nous avons tout abandonné dans l'espoir de recevoir le double, voilà que nous nous retrouvons sans rien ! a poursuivi Thomas.

Le découragement les avait gagnés, Jésus se taisait. Son visage exprimait une aversion telle qu'il les aurait tous laissés là, s'il n'avait été convaincu de sa vocation prophétique. Judas a repris : « Si le Maître permet que je donne un avis, je dirai qu'il faut changer de cap. Je propose que chacun reprenne son ancien métier et que tous nos gains soient mis en commun. Je placerai l'argent, après en avoir retenu ce qui est nécessaire à notre subsistance et au secours des pauvres. N'as-tu pas déclaré toi-

même, Maître, que les talents ne doivent pas dormir en terre mais porter des fruits ? Je sais que je ne dis rien de bien original : une famille, une communauté, une entreprise, ne peuvent survivre qu'en manifestant la prudence que tu as attribuée au serpent. La réalité quotidienne nous pousse à ressembler à des serpents, non à des colombes ingénues... En attendant bien sûr le Royaume de Dieu, où les colombes et les serpents n'auront plus de raison d'être. »

Avec un regard sévère pour Judas, Jésus s'est décidé à répondre : « Certes, ce qui nous arrive était prévisible, si on n'a d'autre but dans la vie que le profit. Mais, dans son dessein, Dieu prépare une stratégie différente, qui a pour projet l'édification de l'homme. La parabole dessinée par Dieu dans nos actions humaines trouve un sens au-delà de nos réussites ou de nos échecs. Nous ne comprenons pas encore tout aujourd'hui, mais la parabole reste ouverte sur notre avenir et nous aurons à déchiffrer jour après jour le sens de notre existence. Judas, la voie que tu proposes est celle qui invite l'homme à s'enrichir : celle du serpent. Quant à moi, je découvre plutôt dans cette parabole le destin de la co-

lombe, qui est celui du pauvre. En proposant l'image du serpent, j'ai voulu l'opposer à celle de la colombe et non à celle du pigeon, comme vous semblez le croire ! La colombe ne se laisse pas retenir au nid mais, porteuse d'un message, elle parvient dans son vol à déjouer toutes les embûches, alors que le pigeon se contente de picorer dans la cour de son maître pour ne pas mourir de faim. Frères, ne ressemblez pas à ces pigeons sans audace qui se disputent ensuite leur petite place sur le perchoir. Devenez plutôt des colombes prenant leur essor pour porter la bonne nouvelle, se désaltérant aux sources rencontrées dans leurs pérégrinations. Dispersez-vous dans le pays : S'il vous est impossible de nourrir les pauvres, vivez comme eux. Allez à pieds, deux par deux, sans bâton ni besace, frappant de porte en porte pour annoncer la paix et proclamer la bonne nouvelle. Si l'on vous reçoit, entrez dans la maison et mangez ce qu'on vous offre. Si on ne vous reçoit pas, que la paix demeure en vous. »

Ensuite, Jésus a confié à Judas l'or de ma sœur, en lui disant : « Cet argent suffira largement pour nous et les pauvres pendant ce temps ». Et il nous a quittés.

Lorsque Judas a ouvert sa bourse, j'ai remarqué dedans une tablette écrite. Je ne pouvais pas m'y tromper, c'était l'une des pages de mon journal ! « Judas, lui ai-je dit, toi aussi, tu rédiges des mémoires ? » Confus, il a bredouillé « Oh non ! Je ne me souviens plus où je l'ai trouvée... »

J'ai repris ma tablette et l'ai quitté brusquement en lui lançant : « As-tu l'intention de monnayer mon journal comme le reste ? »

La mort du Baptiste



Le discours que Jésus a tenu hier soir au bord du lac a été particulièrement émouvant : « Frères, je reste parmi vous quelque temps encore, puis je devrai vous quitter. D'autres pauvres, en Galilée et ailleurs, des malades et des malheureux comme vous, attendent une parole de réconfort et l'annonce de leur libération. Je ne vous laisserai pas tout à fait seuls, puisque certains de mes disciples seront avec vous ; ensuite je reviendrai, sans doute.

« Je m'adresse d'abord aux riches qui nous ont ouvert la porte de leur maison : restez fidèles à vous-mêmes, frères. Ne gardez pas vos greniers pleins, alors que les pauvres ne mangent pas à leur faim. Soyez parfaits, comme votre père céleste qui fait briller le soleil pour répandre chaleur et lumière sur les riches comme sur les pauvres, sur les bons comme sur les méchants. Qu'advierait-il si Dieu se réservait les biens de la création, l'eau et la terre, la chaleur et la lumière, le blé et l'huile, les herbes et les fruits ? Ne mourrions-nous pas tous d'inanition ? Le jour du Seigneur est proche et il sera grand et redoutable. Il apportera le bonheur et

le malheur, Il pourra fertiliser vos terres ou les détruire par l'incendie ou par la révolte des pauvres. Que faites-vous à la moisson ? Ne séparez-vous pas le grain de la paille ? Ainsi, en son jour, le Seigneur séparera les bons des méchants, pour rassasier les premiers et livrer les seconds aux flammes... »

Jésus parlait encore, quand une rumeur s'est répandue dans la foule, qui s'est mise à tanguer comme sur un bateau. Tout d'abord confuses, les voix se firent plus nettes au fur et à mesure que, volant de bouche en bouche, elles se rapprochaient de la barque :

- On a tué le Baptiste !
- Hérode lui a coupé la tête !
- Dans un jour de fête...
- Par vengeance d'une pute !

S'informant auprès d'André et de Judas, Jésus saisit en un instant l'enchaînement du drame : la maîtresse du roi avait profité de sa bienveillance envers sa fille, qui avait si bien dansé devant lui, pour obtenir en récompense la tête de Jean-Baptiste. Belle-sœur d'Hérode, elle n'avait pas pardonné

au prophète de l'avoir attaquée en public pour son union adultérine avec le monarque.

Se dressant sur le bord du bateau et levant les bras pour attirer l'attention de la foule, Jésus déclara : « Frères, une triste nouvelle blesse nos cœurs et nous laisse stupéfaits : Jean-Baptiste n'est plus ! Qui étions-nous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Un rebelle contre les intrigues de la cour ? Un fugitif ? Plus que cela : un prophète auquel Dieu avait confié la mission de réconcilier les fils d'Israël. Il nous a ouvert le chemin de la repentance, le chemin de l'honnêteté, le chemin de la sainteté, le chemin de la conciliation, le chemin de la réunion de la nation. »

Puis, le regard vers le ciel, avec une passion contenue, il prononça cette lamentation :

Femmes, pourquoi êtes-vous si rieuses
Quand il faudrait que vous fussiez pleureuses ?
Car notre terre est devenue impure
Comme la bourbe d'une sépulture.

Coule, ô Jourdain, en pleurs vers la mer Morte,
Villes, voilez de deuil toutes vos portes :
Hérode, le grand roi de la nation,

A décapité Jean, par trahison.

Il avait fait une vile promesse
À Salomé, l'enfant de sa maîtresse :
Ayant si bien dansé le jour de fête
Elle a reçu pour prix la sainte tête.

Pleurez, ô mères, la mort du Baptiste
Qui blesse l'âme et notre cœur attriste :
Criez vengeance à Dieu contre l'injuste
Qui a trahi, assassiné le juste.

Que vos larmes nous lavent de ce crime,
Vos cris soient un appel à la vengeance
Contre ce roi qui, dans sa déchéance,
Jette sur nous la honte et nous opprime.

À cette invitation, une jeune femme se détacha de la foule pour monter dans la barque. Ôtant le voile blanc qui tombait de sa tête et dénouant ses cheveux, elle s'agenouilla et, en larmes, poussa un long cri :

Malheur ! Malheur !
Tout le peuple s'attriste
pour la mort du Baptiste.

Qu'il était beau

notre prophète !
Debout sur le Jourdain,
bénissant de sa main,
il baptisait dans l'eau
le pénitent en quête.

Malheur ! Malheur !
Mettez sur votre seuil
les enseignes de deuil.

Conciliant les vieux
aux fils de nos familles,
prêchant le repentance,
il donnait l'espérance
à nos fils et nos filles
du Royaume des cieux.

Malheur ! Malheur !
l'engendré du serpent
a tué l'innocent.

Hérode a ordonné
pour plaire à sa maîtresse
de lui couper la tête
dans une grande fête
menant en allégresse
le peuple abandonné.

immobile, mais je sentais son corps frémir. Quand la plainte s'est tue, elle s'est détachée de moi et, me prenant par la main, m'a entraînée jusqu'au quai. Elle a bondi sur le navire. Dévoilée, toute dressée, les boucles au vent, sans pleurer, le regard tendu vers le nord de la ville, elle a joint ses lamentations aux autres plaintes :

Moi, Salomé, touchée par le malheur,
Je chante contre toi, dans ma douleur.
À ton encontre, Salomé, je chante
Mon mépris pour la gloire qui te hante.

Ah ! Danse, Salomé, saute ô cruelle
Aux pieds légers d'une jolie gazelle.
Renferme dans tes mains, serre la tête
Comme une coupe dans un jour de fête.

Encore un tour, un autre tour encore
Pour séduire le roi qui t'adore ;
Mais prends garde à ce qu'elle ne remue,
Que le sang coule, si tu es émue.

Oh ! le sang goutte en maculant ta blanche
Chemise à la bordure de la manche.
Pourras-tu le cacher ? Te confier
À ta maman sans la terrifier ?

Naïvement tes yeux versent des larmes
En abîmant la beauté de tes charmes.
Le gracieux roi t'embrasse et s'attendrit
Et, soulagée, ta mère lui sourit.

Moi, Salomé, je chante en ma fureur
Contre toi la vengeance de mon cœur :
Je chante pour l'honneur de mon jeune âge
Qui a reçu de toi un tel dommage.

La plainte de Salomé a été suivie d'un lourd silence : profonds étaient l'horreur et le dégoût qu'elle avait suscités chez les auditeurs. L'insouciance de la jeune danseuse s'avérait plus monstrueuse que le crime lui-même. Sous le poids de la honte, tous les yeux s'étaient abaissés. Un homme bronzé, petit et gros, les yeux brillants d'émotion, se précipita sur le chaland et lança son réquisitoire :

Malheur au roi tueur
De notre bienfaiteur !

Je ne suis pas pleureur, mais un vengeur
Du sang versé du prophète Baptiste.
Quel prix devons-nous mettre sur la liste
Que nous présenterons à l'empereur ?

Qu'il soit banni des coins de notre terre
Qu'il a ensanglantée, rendue maudite ;
Qu'il soit jeté dans le désert, qu'il erre
Car la rentrée lui sera interdite.

Périsse l'imposteur
Du peuple et du Seigneur !

Comment décrire l'agitation provoquée par la plainte de Jésus, les lamentations des pleureuses, le chant de révolte de Salomé et l'invective de l'homme ? Les gens se pressaient les uns contre les autres, des poings menaçants se dressaient, des bras s'armaient de bâtons, partout on n'entendait que cris et imprécations, malédictions et jurons.

Maudit soit l'assassin
qui a voulu sa fin !

Qu'on brûle les mains
de ces sales putains !

Qu'on crève les yeux
du roi, ce vicieux !

Des hérodiens et des huissiers, qui étaient venus pour s'emparer de Jésus une fois l'assemblée dispersée, furent surpris par cette émeute. Persuadés qu'il ne pourrait pas s'échapper de la barque, ils se mirent à repousser la foule par des cris, des coups de poings et de bâtons, en attendant l'arrivée de renforts. Mais Jésus, profitant de ce délai, descendit dans la barque légère et, sous les coups de rame de Céphas et André, prit rapidement le large. L'autre barque, dirigée par Jean et Jacques, le suivait de loin. J'ai appelé Salomé, l'ai cachée sous mon manteau, et nous nous sommes enfuies.